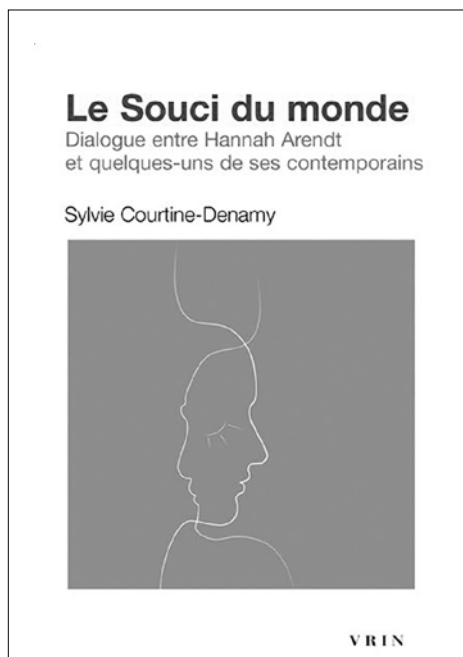


# LE SOUCI DU MONDE

## Dialogue entre Hannah Arendt et quelques-uns de ses contemporains

de Sylvie Courtine-Denamy



La philosophe Sylvie Courtine-Denamy vient de faire paraître à la Librairie Vrin, un livre aussi intéressant qu'original. *Le Souci du Monde* fait dialoguer plusieurs philosophes avec Hannah Arendt (1906-1975), grande philosophe juive américaine d'origine allemande. Ainsi nous croisons au fil des pages, Heidegger et Jaspers, les maîtres d'Arendt, Emmanuel Levinas, Leo Strauss, Théodor Wiesergrund Adorno, George Steiner et Eric Voegelin, pour ne citer qu'eux.

Comme le souligne Courtine-Denamy : « *Comment être du monde et pas seulement au monde ?* », dans un Occident en crise, « *lorsque la Raison s'est muée en faculté destructrice du monde [...]* ». C'est à cette question que les philosophes de ce livre ont tenté de répondre.

### Solutions pour un monde nouveau

Seul, Heidegger ne cherchait pas la refonte du monde après deux guerres mondiales, mais ce qui comptait pour lui c'est « *être là* », le *Dasein* allemand. L'Être : ce qu'il y a au fondement même des choses, qu'il faut réintroduire dans la philosophie car oublié depuis Héraclite. Tandis qu'Hannah Arendt et ses amis réfléchissent à la manière de reconstruire un monde désenchanté après deux guerres mondiales, ils veulent résister au nihilisme tentateur. La fin de la croyance dans le progrès éternel s'accompagne d'angoisses, mais les philosophes tentent de dépasser cet horizon avec la volonté de rebâtir un monde nouveau pour un homme nouveau. A part Heidegger, Jaspers et Voegelin, tous sont juifs ; certains ont échappé aux camps de la mort, d'autres connaissent l'exil et changent de nationalité. Ainsi Arendt devient américaine, d'autres se suicident, comme Celan et Levi, entre 1970 et 1987. Après Auschwitz, « *celui qui y échappa et qui normalement aurait dû être assassiné n'avait pas tout à fait le droit de vivre* », comme l'a écrit Adorno. Les réfugiés apatrides sont des « *messagers du malheur* » (Brecht), qui vivent dans leur chair une « *mutilation* », écrit Hannah

Arendt. L'identité personnelle se scinde dans un « *impossible choix* » (Poliakov). Que reste-t-il de l'Allemagne à la philosophie ? « *La langue maternelle* » répondait Arendt, tandis que tragiquement pour Walther Benjamin, « *les portes de sa propre langue se sont refermées derrière lui* » (George Steiner). Toute sa vie, Hannah Arendt se réfère à Kant, qu'elle a découvert à quatorze ans, le seul à ses yeux avec Socrate, à ne pas avoir succombé à la tentation de séparer philosophie et politique. Marquée par les atrocités de la guerre, elle publie en 1951, *Origines du totalitarisme*. Jaspers lui répond en ces termes : « *La peur dans laquelle vous vivez, peur pour l'humanité, vous donne une perception très claire des choses. Oui, il faut alerter les gens, ce n'est que par ce type de connaissances que nous pouvons empêcher que de telles choses se reproduisent* ».

### **Le monde moderne entre science et anéantissement**

Gandhi avait suscité l'admiration de Jaspers, d'Arendt et tant d'autres, pour son action non violente, qui dépassait la simple politique. Mais la paix universelle est-elle jouable sans l'arme atomique se demandait Jaspers ? Arendt estimait que Gandhi n'ayant pas été confronté à la terreur, restait dans l'émotion, car fondamentalement bon. La philosophie pose quatre principes fondamentaux dans l'action politique : le but, la finalité, le sens, la solidarité. La solidarité, contrairement à la pitié ou la bonté, n'est pas une émotion, mais un principe républicain, et inépuisable.

M. Horkheimer estime que la perte de sens est la rançon du progrès : « *L'être humain dans son processus d'émancipation partage le sort du reste du monde ; la domination de la nature implique celle de l'homme* ». L'homme remplace « *le concept par la formule* ». Pour Heidegger l'humain n'est plus qu'un « *fonctionnaire de la technique* », et Jünger prévoit que la Terre soit réduite à une « *gigantesque organisation technologique* », ultime manifestation de la Volonté de Puissance de Nietzsche (Courtine-Denamy).

Le péril suprême n'est pas l'anéantissement par l'explosion atomique (naissance politique du monde moderne pour Arendt), car selon Heidegger, l'homme meurt dans son essence même, la technique uniformise et nivelle, elle tue insidieusement et définitivement. S'imaginer freiner ou échapper à cette mort reviendrait à croire que l'homme déjà seigneur de « *l'étant* » (les choses telles qu'elles existent), serait aussi « *maître de l'être* ». Garantir la liberté par des lois reviendrait à dire que « *la mort est préférable à l'esclavage* », car comme le dit Arendt, on ne peut « *faire fi de l'imprévisibilité constitutive du concept même de liberté* ».

Pour la philosophe, le totalitarisme était un phénomène nouveau, tandis que Strauss voyait dans l'aveuglement de ses contemporains le résultat de leur ignorance. Le manque de culture de la philosophie politique classique, et le fait de n'avoir point lu le Hiéron de Xénophon menait au totalitarisme. D'autre part, les possibilités sans limites de la science moderne donnaient à la tyrannie des moyens terrifiants. La terreur totalitaire « *écrase les hommes les uns contre les autres [...]. Leur pluralité s'est comme évanouie en un Homme unique aux dimensions gigantesques* » (Arendt). Courtine -Denamy note que le totalitarisme mène à la désolation et elle souligne l'interprétation heideggérienne de la parole de Nietzsche : « *Le désert, croît* » « *ce qui veut dire la désolation [...] s'étend. Désolation est plus que destruction [...] Désolation est plus sinistre qu'anéantissement [...]* ». Pour Arendt, « *La désolation de la terre peut s'accompagner du plus haut standing de la vie de l'homme, et aussi de l'organisation d'un état de bonheur uniforme de tous les hommes ; [...] et tout hanter de la façon la plus sinistre, à savoir en se cachant...* ». Pour Arendt, il y a un réel danger à ce que les hommes se sentent si bien dans cette vie « *désertique grâce aux moyens d'adaptation que nous fournirait la psychologie moderne, que nous perdions jusqu'à l'espoir de rendre à nouveau le monde humain* »

(Courtine-Denamy). La philosophe américaine se méfie de la psychanalyse, qui n'amène que « l'uniformité monotone et la laideur envahissante des découvertes », car pour elle, la psychologie est réductrice, gommant toute variété et richesse, pour faire entrer l'homme dans une case numérotée, dont il ne peut s'échapper. La psychologie est donc bien cette science adaptée aux temps de désolation et des multiples visages du totalitarisme. Le danger est celui de la déshumanisation totale, dépossédant l'homme de son « besoin de penser ».

Lors d'une table ronde, à la question « *quel est le principal souci actuel ?* », les participants déclarèrent : « *l'Homme* », ce à quoi Arendt répondit vigoureusement que le seul souci actuel devait être le monde, car dans le seul souci de l'homme, la philosophe voyait une double retraite : fuir la terre pour l'univers, et le monde pour le moi. Le monde pour Arendt désigne une communauté d'êtres humains et leurs interactions. La vie privée est « *idiote* » pour Arendt, seule compte la vie publique ; l'« *Agir* » est une notion primordiale pour la philosophe, mais elle estime qu'à l'époque moderne, seuls les hommes de science ont réellement conservé cette capacité ; il s'agit alors de la récupérer en l'exerçant sur « *le réseau de relations humaines afin de produire des récits et de l'histoire [...]* » (Courtine-Denamy). H. Jonas connaissait Arendt depuis Heidelberg, où tous deux assistaient au séminaire de Martin Heidegger.

Dans son livre *Principe Responsabilité*, Courtine-Denamy remarque que Jonas diverge des idées d'Arendt mais aussi de celles d'Ernst Bloch qui lui, avait signé *Principe Espérance* ; l'avenir est menaçant, les hommes aussi. « *Ce que nous avons accompli jusqu'ici, Waldserben, Tchernobyl, n'était rien encore : il y aura pire* » (entretien de 1988). La formule Heideggérienne -penser la technique comme un phénomène planétaire- est reprise par Jonas pour une éthique nouvelle de la responsabilité. L'homme doit accepter de restreindre son pouvoir par prudence, non par

hostilité envers la technique. Le questionnement d'Heidegger « *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* » nous renvoie à l'inquiétude de Jonas, l'humanité est désormais confrontée à la possibilité d'absence du monde et de vivants. Nous voici seuls à l'image du héros de « *La Nausée sartrienne, dans le vide absolu de l'absence de sens* » (Courtine-Denamy).

### Un visage décent pour le monde

« *Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres* ». Cette phrase de Tocqueville était très appréciée par Hannah Arendt. Pour la philosophe, la permanence et l'espoir du monde résident dans l'art et les artistes, ces derniers pouvant se permettre d'être « *étrangers au monde* ». La grandeur éphémère de la parole et de l'action ne peut s'inscrire dans la durée sans beauté qui transcende. C'est la beauté de l'art qui confère l'immortalité à l'homme. Pour que le monde puisse présenter « *un visage décent* », (Arendt), il lui faut l'art et les artistes. Les Grecs en leur temps professaient : « *Celui qui n'a pas vu le Zeus de Phidias à Olympie, a vécu en vain* ». Arendt admirait Walther Benjamin qui « *pensait poétiquement* », ainsi « *la création linguistique devenait la manifestation d'une essence du monde* ». Relire les classiques grecs, les poètes, s'imprégner de Hölderlin comme le fit Heidegger, rechercher, pour sauver le monde de la ruine une action politique inspirée en relisant le Hiéron de Xénophon comme Strauss, chercher la beauté de l'art, voici tout un programme pour les femmes et les hommes d'aujourd'hui.

### CLOTILDE ALEXANDROVITCH

« *Le SOUCI DU MONDE* »  
de Sylvie Courtine-Denamy.  
Editions Vrin

Bibliothèque d'histoire de la philosophie  
Poche 2023 - 350 pages - 15 €